**Zeitschrift:** Actes de la Société jurassienne d'émulation

**Herausgeber:** Société jurassienne d'émulation

**Band:** 121 (2018)

**Artikel:** Hommage à André Wyss : prononcé à l'Institut jurassien des sciences, des lettres et des arts

**Autor:** Kellerhals, Jean / Voisard, Alexandre / Bédat, Bernard

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-843791

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 12.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# Hommage à André Wyss

## prononcé à l'Institut jurassien des sciences, des lettres et des arts

JEAN KELLERHALS

**Né à Saint-Ursanne, André obtint sa maturité au lycée cantonal de Porrentruy et fit ses études de lettres à l'université de Genève. Sa thèse sur Rousseau est publiée en 1988. Après ses années d'assistanat à Genève, il est nommé professeur à la Faculté des lettres de Lausanne en 1987. De son mariage avec sa chère Danielle naissent deux filles, Emmanuelle et Marie. Sur le tard, Danielle et lui viennent s'installer dans le beau village genevois de Dardagny, dans une vieille maison vigneronne, héritage familial, qui leur va si bien.**

Permettez-moi, pour cet hommage ému[1], de quitter le style du Dictionnaire jurassien pour vous parler de l'homme tel que je l'ai connu et aimé.

Ce qui me frappa d'emblée, ce fut l'élégance.

Celle du propos d'abord, où la recherche du mot juste ne le cédait qu'à celle de l'exacte concordance des temps. Avec lui, que de concours, de défis, voire de débats sur l'imparfait du subjonctif, sur l'usage du plus-que-parfait dans le récit, sur la syntaxe. S'y affrontaient deux thèses : celle voulant que ces complexités retorses éloignent de la justesse et de la force des faits et sentiments relatés ; celle au contraire affirmant que cette précision chirurgicale du langage avait, en matière d'expression, des vertus analogues à celle du microscope électronique, à savoir une puissance de révélation extraordinaire. Il était fervent partisan de cette dernière. Mais, loin de la préciosité, de l'affectation, il était plutôt gourmand de la capacité poétique — c'est-à-dire créatrice — du juste langage.

Élégance que l'on retrouvait, dans des registres différents, dans sa lucide passion pour Proust et dans l'exaltation que suscitait en lui la poésie de Philippe Jacottet. (Voyez l'en-tête de son faire-part mortuaire : « Et moi maintenant tout entier dans la cascade céleste, enveloppé

dans la chevelure de l'air, je ne vois presque plus rien que la lumière, les cris d'oiseaux lointains en sont les nœuds.») Élégance que l'on retrouve encore dans son bel ouvrage *Éloge du phrasé*, qui prend place dans les très beaux essais du rapport entre Verbe et Musique, thème auquel il consacra une partie essentielle de son œuvre de « mélomane professionnel ».

Élégance du cœur ensuite. Il savait, en amitié, l'exacte balance entre réserve et partage, entre silences et bourrasques, pour que s'épanouissent les fleurs de l'amitié. Il s'offrait, particulièrement les derniers temps, dans sa vérité la plus nue, mais sans jamais étouffer ou noyer son interlocuteur sous le poids de ses sentiments, de ses souffrances. Il était pudique dans sa générosité. Cette juste mesure suscitait, dans les derniers dialogues que nous eûmes, des sortes de fulgurances, d'étranges lumières comme issues des profondeurs du noir. L'obscurité diaphane, dit si bien Françoise Matthey. Des ouvertures paradoxales, pour un matérialiste, sur un absolu, un feu originel, où se fondent les êtres, les musiques et le verbe.

C'était certes un chercheur, un homme de bibliothèque, un analyste précis, raffiné et puissant. Mais il avait tout autant la passion de communiquer. Avec quelle gourmandise — il n'y a pas d'autre mot — parlait-il de ses derniers cours sur Proust à l'université des seniors à Genève. Il aimait s'entendre — non pas s'écouter ! — comme il aimait ses étudiants. On sentait que la connaissance était pour lui un moyen très efficace d'entrer en contact avec autrui, de communier en quelque sorte, et de s'élever ensemble. La religion — ce qui unit — c'est la connaissance. C'était le contraire du rat de bibliothèque avare, du Diogène accumulant pour lui seul, du « sachant » hautain seul dans sa hauteur. L'homme de parole et l'homme de cœur, l'homme de partage, se rejoignaient, et c'est cela qui fait le bon pédagogue. Le bon professeur, c'est une passion savante.

Homme d'engagement, il présida jusqu'à la fin l'université des seniors à Genève. Nous tînmes même le dernier conseil de fondation de cette Institution dans sa chambre de grand malade. Il présida — avec quel charisme ! — l'Institut jurassien. Il fut, à Lausanne, doyen de sa Faculté des lettres. Il dirigea la production de l'*Anthologie jurassienne*, et tant d'autres entreprises. Il fut des experts de la maturité au lycée cantonal de Porrentruy. Cette frénésie d'engagements avait certes pour moteur un sens citoyen aigu, nul n'en doute. Mais elle se nourrissait aussi, me disait-il, du besoin d'exorciser la mort. Gravement malade depuis quinze ans, il trouvait dans l'engagement une parade — dans les deux sens du terme : esquive et triomphe —, une parade efficace à l'obsédante menace de la

maladie chronique. Son élégance, ici, tenait dans ces multiples pieds de nez adressés aux tumeurs.

La connaissance et le cœur unis dans l'action : ce fut un honnête homme ! Pourquoi faut-il qu'il parte aussi tôt, au seuil de la vieillesse, alors que l'amitié, débarrassée des contingences professionnelles, des masques sociaux, peut enfin s'épanouir ? Son départ me laisse, comme à quelques autres, une sorte de béance, par où s'écoule du sens, de la vie, de la joie. C'est plus que du chagrin. C'est une âme, un peu la nôtre, qui s'en va ailleurs. Mais où ? Mais où ? Je laisse la parole à Françoise Matthey :

*Son regard se désembue dans la danse pourpre des feuilles*
*Il ne sait si mourir fait mal*
*mais déposant tout ce que l'on doit perdre*
*il accueille*
*au pied de l'arbre séculaire*
*l'inéluctable de sa disparition*
*pour approcher*
*vivant*
*la mort*

Adieu, très cher André. Tes amis de l'Institut jurassien te remercient : jusqu'au bout, tu fus plus que parfait !

NOTE

[1] André Wyss nous a quittés le 9 novembre 2018 à l'âge de 71 ans.

# Un témoin privilégié

ALEXANDRE VOISARD

Que la mémoire soit capricieuse et fugace, qui n'en fait couramment l'expérience ? Que le long temps y joue ou non… On voit les souvenirs affluer par bouffées dès qu'on les sollicite et qu'on évoque un profil, un lieu, une date, un événement. Mais bientôt il vous faut déchanter. Ce que vous avez pu entrevoir dans un fatras mémoriel vous plonge soudain dans un flou accablant.

Ainsi en va-t-il du rappel d'André Wyss, jeune lycéen apparu dans le paysage au début des années 1960 à Porrentruy et qui eut l'*inspiration* de divulguer les merveilles et mystères de *la Poésie* à un petit public d'amateurs assidu et grandissant.

Ainsi me voici à l'épreuve de la remémoration. Peu à peu dans cette brume du temps, j'aperçois la silhouette élancée d'un adolescent accompli, le pas vif et la mise soignée. Un garçon rangé et sûr de lui, au parler clair et précis. Quand il arrive à l'auberge des Trois Tonneaux de Porrentruy, avec les livres qu'il sort de sa serviette pour les poser empilés devant lui, il ne tient pas de grands discours. Ce qu'il dit tient en quelques mots : « Écoutez le son net et parfait de ce poème de Nerval, vous entendrez battre une mélodie sourde qui s'achève en une caresse musicale :

*les soupirs de la sainte et les cris de la fée.* »

Il a une prédilection pour les symbolistes, alors peu considérés selon lui, et ce Pierre Jean Jouve, pur cristal dont il détaille habilement les facettes. Un lycéen déjà cultivé comme peu d'autres de son âge, sachant disserter sans hésitations sur le sonnet de Rimbaud *Voyelles* et les vibrations de ses couleurs.

Il n'est pas dans la séduction pour autant. Aussi réfléchi que disert, léger dans la ritournelle de Max Jacob et grave dans le poignant Michaux. Un diseur parfait qui, vers la fin de l'exercice, sortira sa guitare pour conclure en chantant Brel et Brassens. Avec le temps, il y ajoutera ses propres chansons. Et même il écrit des poèmes presque clandestinement, comme en sourdine, qu'il dévoile à l'occasion de fréquentes soirées conviviales chez Pablo Cuttat en sa maison de Beaupré où il apparaît flanqué d'une superbe fille aux yeux verts. Dans la foulée des veillées poétiques, il accompagnera la caravane des Malvoisins qui, dès la sortie

de l'*Anthologie* en 1964, ira proclamer par tout le Jura la Poésie jurassienne sertie en un récital inoubliable.

Ce sont ces images-là que je retiens d'une tranche de vie où je l'ai connu au plus près. À dix-sept ans, déjà une carrure littéraire.

C'est une carrière qui l'attendait et qui trouva ses marques à l'université où son magister fut vivement apprécié. Je n'ai pas eu l'occasion de l'approcher quand il dispensait ses cours. Mais je sais qu'il travaillait en marge avec une conviction et un élan fraternel à la connaissance de mes opus, notamment lors de l'élaboration de la monumentale *Histoire de la littérature en Suisse romande*.

Sa collaboration à cet ouvrage fondamental lui offrit l'opportunité de formuler la conclusion la plus intelligente et la plus définitive à l'épopée de l'engagement des poètes dans la lutte de libération jurassienne alors que tant de commentateurs se sont perdus en explications oiseuses :

« Il y eut une grande idée, l'idée fixe d'un homme, Roland Béguelin, puis d'un peuple, les Jurassiens ; puis partant de là, il y eut une poésie suscitée par des faits et portée par des actions. Et s'il reste juste de penser que cette poésie, ne fût-ce qu'un moment dans l'histoire du Jura, donna de l'espoir à d'aucuns, souda les courages, amena des embrassades fraternelles, on peut aussi poser maintenant, en la relisant avec le temps, qu'elle nourrit des circonstances qui la firent naître[1]. »

Que soit loué et célébré cet écrivain, essayiste lucide et subtil qui, éclairé intimement par une amitié ancienne vécue en sa jeunesse fervente, a su témoigner avec une conviction d'historien sur ces moments de fièvre ardente et « cette espèce de mal du pays coïncidant avec une âme collective[2] ».

NOTES

[1] in *Histoire de la littérature en Suisse romande,* vol. 3, Payot 1998, p. 168.

[2] in *Alexandre l'Ajoulot*, S.J.É., 1991, p. 42.

# André Wyss

## poésie nourricière de la liberté

BERNARD BÉDAT

Porrentruy, arrière-salle enfumée de l'auberge des Trois Tonneaux, sommet nord du triangle de la culture bruntrutaine (Pruntrut, Porrentruy) avec le lycée au sud et le préau des filles à l'ouest. Les garçons, barbe et cheveux longs, toraillent des Gauloises bleues ou tirent sur leur pipe, les filles, larges ceintures soulignant leur taille, plus discrètes, grillent des Parisiennes filtre au-dessus d'une infusion.

André Wyss, jeune lycéen qu'un poème d'Alexandre Voisard avait ouvert à la poésie moderne, animera des soirées poésie au milieu de copains de gymnase et d'amis. Celui qui deviendra un brillant exégète des poètes français contemporains s'éloigne des bancs du lycée pour lire, écouter, déclamer une poésie vivante, celle qui touche au cœur, qu'habituellement on lit dans le silence, qu'on ne partage guère. Il a osé inciter davantage qu'à la lecture, il veut la révéler à voix haute, elle doit toucher l'auditeur comme elle a enfiévré le lecteur. Il ne se doute pas alors que la poésie allait enflammer des salles pleines, qu'elle donnerait du souffle à la Question jurassienne, qu'elle soulèverait les cœurs. Heureux peuple que mobilise la poésie dont le pouvoir libérateur sera ressenti jusqu'au fin fond des campagnes.

Du Valais, Chappaz s'exclame : « Si une voix nous dit : « Haut les cœurs ! », que tous les poètes romands répondent : « Nous les disposons pour le Jura[1]. »

L'initiative d'André Wyss provoque, dira André Bandelier[2], « l'inattendu ».

Effet papillon, dites-vous ?

Les compagnons des Malvoisins, naturellement, avaient investi la place. Ils prirent leur part de lectures, firent découvrir les poètes de la résistance (Éluard, Aragon, Desnos, Seghers, René Char, Saint-Paul-Roux, les Espagnols Lorca et Machado, Pablo Neruda le Chilien, le Turc Nazim Hikmet…), les poètes jurassiens que dévoilait l'*Anthologie jurassienne* en préparation (de Valentin Cuenin à Francis Giauque) et des

auteurs-compositeurs-interprètes (Félix Leclerc, Gilles Vigneault, Francesca Solleville, Pauline Julien, Hélène Martin…

*Pour Lorca tué à Grenade*

*Et Desnos privé d'horizon*

*Ferraoun sous la ratonnade*

…

les Poètes aussi, *Yves Broussard/Hélène Martin*).

« Maintenant que la jeunesse chante à d'autres le printemps », André Wyss prenait ces soirs-là l'habit de la jeunesse d'Aragon, le temps n'était pas à la colère, il ne montera pas sur l'estrade pour ne pas mettre en porte-à-faux un père policier exemplaire, droit et impartial, mais Alexandre Pertuis, alias d'André Wyss, choisit son camp lorsqu'il chante *Jan Pallach* (Solier/Pertuis) ou *le Prisonnier* (Solier/Pertuis) : « Celui qu'on emmène en prison, ne sait rien de la trahison, tête haute et mains liées, sur le sol, il écrit liberté... »

Un soir, de retour dans le Jura, Jean Cuttat lit d'une voix profonde et forte *la Corrida* :

Vêtu de clarté

il a dans la fête

affronté la bête

Viva la muerte[3] !

Il fallait, disais-je, être jeune et vraiment ému par la lecture de Jean Cuttat pour proposer, au coin d'une table, à Alexandre Voisard, à Pablo Cuttat, à André Wyss et à Werner Grüninger, d'éditer ce poème. La soirée poésie accouchait ce soir-là d'une maison d'édition. Lecture militante de ce poème — sollicitation d'un texte griffonnerait peut-être le critique littéraire —, certes, mais elle portera loin. Un an plus tard (1967), Alexandre Voisard avec *Liberté à l'aube* irradiait la Romandie, enflammait les patriotes serrés dans des salles de bistrots. Ce fut alors « l'âge du renne, c'est-à-dire l'âge du souffle ». Chappaz relaye l'espérance jurassienne, la *Gazette de Lausanne* entraîne les journaux romands, Bertil Galland prend le relais des Malvoisins, les poètes montent sur les tribunes et les tréteaux, leurs vers galvanisent les énergies, la poésie désertait les salons et devenait chant d'un peuple. La culture jurassienne

dévoilée par les poètes faisait aimer leur terre aux Jurassiens et leur donnait de la voix.

André Wyss, aux Trois Tonneaux, du battement d'ailes de la poésie, avait bien provoqué « l'inattendu » !

NOTES

[1] Préface à *Liberté à l'aube*, L'Intégrale 2, p. 66.

[2] Voisard-Chappaz, *Autour de Liberté à l'aube*, Éditions des Malvoisins, p. 12.

[3] Jean Cuttat, *la Corrida, Deuxième Taureau*, Éditions des Malvoisins, p. 16.

Troupe des Malvoisins lors de la sortie de *l'Anthologie jurassienne, 1964*, château de Porrentruy. De gauche à droite : Pablo Cuttat, Monique Rossé-Romy, Alexandre Voisard, André Wyss, Huguette Voyame-Tschoumy, Bernard Bédat.